

laisserait tomber en avant des tablettes un rideau formé d'un filet à larges mailles. Le local serait suffisamment échauffé par les tuyaux d'eau chaude J et K. Pour opérer la ventilation pendant les chaleurs, on établirait de distance à distance les cheminées *a, a*, de l'étable de la Pl. 23, et en outre les croisées nécessaires. Voyez l'article de la Magnanerie qui suit celui de l'Incubation.

Voici sur la manière de nourrir les poulets ce que j'ai trouvé de mieux dans les divers ouvrages.

L'auteur anonyme de *l'homme rival de la nature*, donne, page 125, l'analyse du second mémoire de *Réaumur* sur cet objet. Le voici abrégé.

« Pendant les quatre ou cinq premiers jours, *Réaumur* donnait à ses poulets de la mie de pain émiettée, mêlée avec un peu de millet.

» Dans les jours suivans, il commençait à leur faire servir de la pâtée, soit grasse, soit maigre; c'est-à-dire qu'il faisait mêler à la mie de pain humectée, les restes d'alimens gras ou maigres qui se trouvaient dans sa cuisine, ce qui formait un très-bon plat pour ses poulets.

» Lorsqu'au bout de huit jours, ou à peu près, ils passaient dans la seconde poussinière, on leur donnait pour leur déjeuner une pâtée composée en grande partie d'orge cuite et crevée, d'un peu de mie de pain et de lait, le tout écrasé dans un mortier, en consistance de pâte molle. Pour le dîner, outre une portion de cette pâte molle dont nous venons de parler, on y en joignait d'autre formée des restes de viande, de soupe, de légumes, etc. Ils avaient de plus leurs auges toujours garnies de quelques graines cuites ou crues, comme de millet, de froment, de chenevis, de navette, etc., et de l'eau propre en abondance. On leur jetait encore de temps en temps des feuilles de salade, ou d'autres herbes potagères, et même des herbes qui croissent sans culture, principalement du mouron duquel ils sont friands.

» Quand *Réaumur* pouvait se procurer une suffisante quantité de vers de terre, il leur en faisait faire un repas, qui était toujours le plus excellent pour eux. Les poulets ont un goût tout particulier pour cette sorte de nourriture qui leur réussit très-bien. Aussi *Réaumur* conseillait-il de mettre tout en œuvre pour amasser une grande récolte de vers. Les moyens qu'il en donne sont de piétiner pesamment la terre avec des sabots, ou de l'ébranler avec les dents d'une fourche qu'on y a enfoncée; ou enfin de ramasser pendant la nuit ceux qu'on pourra surprendre rampans sur terre, ou ceux que la charrue ou la bêche du jardinier auront mis à découvert. Il sera facile de conserver ces vers pour le besoin, en les mettant avec de la terre dans des tonneaux défoncés par un bout, et en tenant toujours cette terre un peu humide.

» *Réaumur* ne prétend pas qu'on ne puisse rien changer à ce régime, mais il assure qu'en le suivant, ses poulets se portaient à merveille, qu'ils étaient en bonne chair, et que ceux qu'il servait sur la table était très-déliçats. »

Tout le reste de ce Mémoire rend compte des expériences que l'Auteur a faites relativement à la nourriture des oiseaux de basse-cour : nous allons en rapporter les principaux résultats.

« Les grains qu'on donne le plus communément à la volaille sont le froment, le seigle, le blé de Turquie, le sarrasin ou blé noir, l'orge et l'avoine. *Réaumur* ayant pendant long-temps fait donner à discrétion de ces grains à ses poules, a reconnu qu'elles mangent autant d'orge que d'avoine et de sarrasin : la consommation journalière de ces grains peut aller à un quart de litron pour une poule commune (un litron fait 0 litre, 8125, ainsi un quart de litron fera à très-peu de chose près, un cinquième de litre). Elles mangent un quart moins de froment environ, et moitié moins de seigle que de froment. En tout il paraît que le seigle est le grain qui leur plaît le moins, quand elles ont à choisir. Elles mangent un peu moins de blé de Turquie que de froment, et préfèrent le jaune au rouge.

» *Réaumur* fit donner de ces mêmes grains bouillis et crevés à ses poules; elles donnèrent en général la préférence au grain bouilli; elles mangèrent un peu plus de seigle cuit que de cru, à peu près autant d'avoine et de sarrasin cuits que crus. Il y a près de moitié à gagner en leur donnant du blé de Turquie bouilli; deux cinquièmes à substituer l'orge cuite à l'orge crue, et seulement un cinquième à donner du froment cuit au lieu de froment cru.

» *Réaumur* évalue la consommation d'une poule vivant uniquement d'orge sèche, à 6 boisseaux par an (78 litres). Si au lieu d'orge sèche on la lui fait cuire, elle en consommera deux cinquièmes de moins, et moitié moins encore de cette dernière quantité si elle a la liberté d'aller gratter un fumier, de manger de l'herbe, des insectes, etc., comme les poulets l'ont à la campagne. Enfin, selon ce que lui coûtent par année les poules de sa basse-cour qu'il nourrissait fort bien, il apprécie la dépense annuelle d'une poule à 12 sols 6 deniers au plus; ce qui n'a nulle proportion avec le produit qu'on peut en tirer, dans la supposition qu'elle ponde seulement une soixantaine d'œufs par an.

» Si la poule coûte annuellement 12 sols 6 deniers, c'est à peu près 3 sols pour trois mois, et comme un poulet peut être mangé au bout de trois mois qu'il est né, l'Auteur conclut qu'un poulet ne doit coûter qu'une assez petite portion de 3 sols avant qu'il soit en état d'être mangé.

» Les grains ayant augmenté environ de moitié depuis le temps où l'Auteur faisait ces calculs, il faudrait aujourd'hui doubler au moins toutes ses dépenses. »

Voici la manière de l'Auteur anonyme de nourrir ses poulets :

« Vingt-quatre heures après leur naissance, et pendant les quatre ou cinq premiers jours qu'ils restent dans le four, on leurs donnera de la mie de pain humectée d'un peu de vin, et de la mie de pain sèche avec du millet. Quand on a des œufs durs, on en pile avec de la mie de pain. On a soin de piler toujours les œufs avec leurs coquilles. Les œufs clairs, ôtés le sixième jour, et ceux dans lesquels les poulets sont morts, serviront ces premiers jours.

» Ces premiers jours passés, et lorsque les poulets sont dans la poussière, on leur sert deux fois par jour, le matin et sur les trois heures du soir, une pâtée composée de farine d'orge moulue grossièrement, c'est-à-dire seulement concassée, et d'une quantité égale de pommes de terre bouillies. On peut aussi, au lieu de farine d'orge, employer l'orge même, bouillie et crevée. Si l'on fait entrer ce grain bouilli dans la pâtée, on l'écrase bien, et on mêle exactement, soit l'orge bouillie, soit l'orge moulue, avec des pommes de terre cuites, en humectant le tout avec de l'eau, ou mieux encore avec un peu de lait, sans en mettre assez pour rendre le mélange trop liquide. J'ai quelquefois substitué avec un égal succès de la citrouille cuite à de la pomme de terre.

» Cette pâtée est très-économique et très-nourrissante. Les poulets à qui j'en ai donné, s'en sont fort bien trouvés : quand ils paraissaient un peu moins avides, je réveillais leur appétit en y mettant une poignée de sel et un peu d'ail.

» Il est certain que les poulets, ainsi que nous, aiment la variété des mets. On pourra donc, comme le faisait Réaumur, substituer à cette pâtée, qui fait le fond de leur nourriture, une pâtée composée des restes de cuisine, et de quelques viandes cuites de peu de valeur, comme du cœur, du foie, du mou de bœuf, etc., hachés bien menu ; le tout mêlé par parties égales avec de la farine d'orge, ou de la bouillie de pommes de terre.

» Il ne suffit pas d'avoir fait faire deux bons repas aux poulets ; on a soin de tenir en tout temps leurs augets garnis de quelques graines, racines, herbes, etc., tantôt cuites, tantôt crues, pour qu'ils puissent manger dans les intervalles quand ils en ont envie. Ils aiment surtout les poireaux ; il faut les leur hacher bien menu et leur en donner de temps en temps.

» La nourriture des poulets, le second mois, doit être à peu près la même ; bien entendu que s'il se trouvait quelques mets plus appétissants, on ne les donnerait pas de préférence à ces poulets qui sont déjà forts, et plus aisés à nourrir.

» En général, il y a beaucoup de liberté sur la nature et le choix des aliments propres aux poulets ; il n'y a guère d'autres règles à prescrire sur cet objet, que de préférer ceux qui, à bonté égale, coûteront le moins, et seront plus de leur goût ; ils en ont un décidé pour les vers de terre, ainsi que l'a remarqué Réaumur. Si donc on pouvait s'en procurer une assez grande quantité, soit par la recherche qu'on en ferait, et par les moyens que donne ce Naturaliste, soit en formant des verminières selon que le recommandent différens Auteurs d'économie champêtre (1), on ferait bien d'user de cette ressource, laquelle étant bien dirigée, pourrait même devenir économique.

» On trouve dans les GÉOPONIQUES la méthode suivante de faire éclore les vers, enseignée par Démocrite, homonyme, mais postérieur au fameux Philosophe d'Abdère.

» Délayez du levain d'orge et du son, jetez cette pâte dans des jarres avec du crotin de cheval ou d'âne. Au bout de trois jours vous verrez naître une multitude prodigieuse de vers qui procureront une nourriture excellente à vos poussins (2).

» Le poulet n'a pas moins besoin de boire que de manger. L'eau est sa boisson ordinaire à tous les âges. Il n'y a d'autres soins à prendre à cet égard, que de faire en sorte que l'eau des poulets soit toujours bien nette. Je la leur faisais mettre dans des bouteilles de grès renversées, et qui plongeaient par l'orifice de leur goulot dans un petit baquet d'un pouce de profondeur. La bouteille était portée au centre du baquet par un petit support de bois, où elle s'ajustait solidement. Pour que les poulets ne pussent entrer dans le baquet, et salir l'eau qui y était contenue, la bouteille était couverte d'une espèce de panier conique en osier, dont la base à clair-voie posait sur le bord du baquet, et laissait seulement aux poulets la faculté de passer, entre les brins d'osier, la tête et le cou, pour prendre leur boisson. L'évaporation de l'eau de ces baquets rend à l'air des étuves une portion de l'humidité que la chaleur des poêles à dû lui ôter. »

Ce que l'Auteur anonyme ajoute ensuite sur la nourriture et le traitement des poulets pendant le troisième mois, et sur la manière de les engraisser, n'a rien de particulier : cependant on pourra le consulter avec fruit.

(1) Voyez *Maison rustique*, tome 1^{er}, page 15; *Le Gentilhomme Cultivateur*, tome 10, page 157; *Dictionnaire économique*, Article POULE; *Traité économique des oiseaux de basse-cour*, page 118, etc., etc.

(2) M. Borne employait cette méthode avec succès. Je crois, mais sans être bien sûr, qu'il y ajoutait du sang de bœuf.

Je viens de lire de nouveau les articles sur la volaille, de trois ouvrages que j'ai fait venir d'Angleterre : l'Encyclopédie d'agriculture de *Loudon*, le Traité pratique de toutes les espèces de volailles par *Bonnington Moubray*, et l'Économie des chaumières de *William Cobbett*, qui vient de mourir Membre du Parlement. J'y ai trouvé peu de choses à ajouter aux extraits précédens de *Réaumur* et de l'Auteur anonyme; cependant, je rapporterai quelques maximes de *Moubray*. Pour première nourriture des poulets, du blé haché ou moulu très-gros, ensuite du petit blé ou des rigères : le pain trempé et les pommes de terre ne valent rien. Des œufs cuits durs, ou du fromage blanc bien égouté et haché, sont excellens pour la première nourriture. — Il ne faut pas laisser les poulets sortir trop matin, ou lorsque la rosée est encore sur la terre, encore bien moins les laisser courir dans l'herbe mouillée, cause fatale et trop commune de maladie. Presque toutes les maladies des volailles proviennent de l'humidité. — En frappant avec l'ongle du doigt sur la planche sur laquelle on plaçait la nourriture des poulets, ce qui imitait le bruit que la poule fait avec son bec, les jeunes poulets accouraient avec empressement, et par instinct naturel apprenaient bien vite à prendre leur nourriture. — Mes essais pour élever les poulets m'ont fait découvrir que les jeunes poulets pâtissent d'être placés sur une planche : elle est trop froide pour eux; leurs pattes et les jambes paraissent enflées comme s'ils avaient les engelures. La terre bien sèche est ce qui leur est de plus naturel et de meilleur. — La cour des volailles ne saurait être trop sèche et de nature sablonneuse.

William Cobbett dit qu'il ne faut laisser les petits canards aller à l'eau qu'un mois après leur naissance. *M. Borne* pensait de même. Il les vendait âgés de trois mois, presque aussi gros que les vieux, sans qu'ils aient jamais nagé.

On trouve dans l'Encyclopédie de *Loudon*, page 1087, le dessin de l'appareil *Bonnemain*, qu'il approuve beaucoup. Mais au lieu d'un assez grand cabinet pour l'incubation, comme celui de *M. Borne*, les tuyaux de chaleur sont superposés dans un grand coffre, ce qui n'est pas aussi commode.

Pour nourrir ses poulets, *M. Borne* faisait prendre dans quelques-uns des grands établissemens de Paris tous les restes de pain et de viande. C'était une excellente nourriture, mais il ne s'en procurait pas assez, et elle lui revenait assez cher. Je lui est conseillé de s'abonner avec un *Écarriseur*, ou l'homme qui abat les vieux chevaux, pour en avoir la viande, de la faire cuire, de la hacher menu, et de la mélanger avec le reste de la nourriture qui était du grain moulu grossièrement, et des pommes de terre cuites. *M. Borne* l'a fait, et ses poulets s'en sont parfaitement trouvés. Toute espèce de viande, comme celle de chien, sera également bonne. Aussi je crois qu'on ne peut pas monter,

avec un plein succès, une incubation en grand, si on n'a pas un *Écarriseur* dans son voisinage. On verra tout à l'heure la manière de faire une *Verminière*, et comment elle pourra utiliser toutes les parties du cheval que les poulets ne pourraient pas manger.

On a remarqué que les poulets, ainsi que les chiens et les chats, venus au commencement de l'année, et même pendant l'hiver, réussissent le mieux, quand ensuite ils ne sont pas tenus trop froidement. Au contraire, ceux venus après le solstice, ou lorsque le soleil commence à décliner, et les jours à diminuer, ne prospèrent pas aussi bien. Ne serait-ce pas parce que les insectes sont alors plus nombreux? Les puces dévorent les jeunes chiens et chats, et les poux les poulets. Comme je savais que l'huile de poisson répugne aux insectes, et que les Américains en frottaient quelquefois les jambes et le ventre de leurs chevaux pour en écarter les mouches, j'ai conseillé à *M. Borne* d'en frotter légèrement ses poulets, surtout à la tête, cela lui a réussi, et les poux ont disparu.

Sur un nombre donné de poulets venus au printemps, *M. Borne* en perdait moins qu'une fermière avec un nombre égal conduit par des poules, à la manière ordinaire, c'est-à-dire courant dans la cour avec le reste des volailles. La raison en est que, chez *M. Borne*, les grosses volailles ne venaient pas leur ravir leur manger, et très-souvent leur donner un coup de bec sur la tête, ce qui est la cause pourquoi on voit tant de jeunes poulets traîner les ailes, languir long-temps, et finir par périr. Les poulets qui, chez *M. Borne*, ne sont qu'avec ceux de leur âge, ne sont pas exposés à ces accidens fréquens dans les basses-cours, surtout de la part des dindons, et des autres mères-poules qui ont des petits.

Mon domaine de *Valcourt* est isolé, et à un quart de lieue de toute autre habitation. Désirant avoir des canards, j'en ai acheté des œufs que j'ai fait couvrir par une poule. Ces jeunes canards qui n'avaient jamais entendu le cri retentissant des oiseaux de leur espèce, n'ont eu par la suite qu'une sorte de gloussement qu'on entendait à peine, comme s'ils avaient eu une extinction de voix, de sorte qu'ils n'étaient pas importuns. Je sais que des oiseaux pris très-jeunes dans la campagne, et portés dans une ville, ont pris à peu près le chant d'oiseau d'espèce différente enfermé près d'eux. Comme *M. Borne* avait dans son établissement quelques vieilles volailles, et qu'il y en avait aussi d'autres dans les maisons voisines, il était naturel que ses poulets eussent le chant du coq. Mais il serait curieux de savoir si, dans une incubation parfaitement isolée, il en serait de ces poulets comme de mes canards.

SUR LES DINDONS.

(Extrait du *Journal d'Agriculture des Pays-Bas*. Octobre 1828.)

« — Il faut choisir les œufs frais. — La race de la couleur de celle sauvage, noire cuivrée, est la meilleure, comme étant la plus robuste. — Aussitôt que les dindonneaux sont éclos on leur donne, en Irlande, avant toute autre chose, deux grains de piment, et on les nourrit pendant les trois premiers jours de lait cuit avec des œufs : pour une pinte de lait on met quatre œufs de poule, ce qui fait la nourriture, par jour, de vingt-cinq dindonneaux. Les trois premiers jours étant passés, on ajoute au lait un peu de farine d'avoine, et deux œufs de plus, avec un peu d'orties hachées très-menu, et l'on continue de leur donner cette nourriture pendant quinze jours. Après ce temps, on leur donne du lait ou du lait de beurre mêlé avec un peu de farine d'avoine, et un peu *plus* d'orties hachées jusqu'à l'âge de trois semaines, après quoi on continue de les nourrir encore un certain temps avec le même mélange, fait en pâte, en y ajoutant *beaucoup* d'orties hachées. Cette nourriture paraît être la meilleure pour les jeunes dindonneaux dans nos climats, car il leur faut de la chaleur intérieure, et il semble que les orties y sont très-propres. Il ne faut cependant pas omettre de les tenir chauds, particulièrement pendant la nuit, car ils sont très-déliçats. Ils craignent aussi la pluie et l'humidité, et il faut les en préserver.

» En Amérique, on engraisse les dindons avec du maïs (ainsi que tous les autres animaux), et en Irlande et en Angleterre avec de la farine d'avoine mêlée avec du lait, ou du lait de beurre, en en faisant une pâte. On leur donne aussi des glands. Quand ils ont les yeux battus et les ailes basses, c'est une marque qu'ils ont la pépie à la langue, et il faut l'enlever avec une aiguille, ou la couper avec des ciseaux, ensuite leur donner pendant deux mois, tous les jours, six petites boulettes faites avec du beurre et de la rue, mais en les élevant avec des orties cette maladie est rare. »

M. BOSC, Directeur du Jardin royal des plantes, a donné sur les Dindons un bon mémoire inséré dans le Numéro de février 1821 des *Annales de l'Agriculture française*. En voici un extrait sur la nourriture des dindonneaux.

« Assez généralement, on offre pour nourriture aux dindonneaux qui viennent de naître, de la mie de pain trempée de vin, ce que je n'aime pas, car le vin est trop tonique pour des estomacs aussi délicats. Le lendemain on leur présente de la mie de pain mêlée avec des œufs durs écrasés, c'est mieux. Plus tard, on substitue à ces alimens de la farine d'orge mouillée mêlée avec des orties ou des chardons hachés : ce n'est pas trop mal, mais on peut faire mieux.

» Dans l'état de nature, ainsi que je l'ai observé en Caroline, les dindonneaux ne mangent à cette époque de leur vie que des baies et des insectes. Je voudrais donc qu'à défaut de baies et d'insectes, qui ne se trouvent pas en suffisante quantité en France, au moment de la naissance des dindonneaux, on leur donnât, plus généralement et plus exclusivement qu'on ne le fait, une pâtée d'un tiers de viande hachée, d'un tiers de farine d'orge, de sarrasin, de maïs ou de pommes de terre, ou de carottes, ou de raves cuites, et d'un tiers de feuilles, ou d'orties, ou de chardons, ou de luzerne, ou de choux, ou d'épinards, etc., également hachés. Peut-être, dira-t-on, que cette nourriture est coûteuse et embarrassante à préparer (1), j'en conviendrai; mais lorsque par ces moyens on peut empêcher la mortalité si habituelle des dindonneaux, avant et à l'époque de la poussée du rouge, on ne doit pas se refuser à la composer, car elle assure les bénéfices qu'on en attend. D'ailleurs ce n'est pas en excès qu'il faut donner cette nourriture; au contraire, on doit la ménager, surtout les jours où les dindonneaux sortent de la cour avec leur mère pour aller chercher leur nourriture dans les champs voisins de la maison.

» Tous les jeunes oiseaux demandent à manger souvent, mais mangent peu à la fois, parce que leur estomac encore faible ne digère pas lorsqu'il est surchargé, et encore moins lorsqu'il l'est de nourriture sèche. Emboquer les dindonneaux, et leur donner des graines d'orge, d'avoine, de vesces, etc., sont des pratiques très-nuisibles.

» La mère dinde ayant besoin de se refaire lorsque l'incubation est finie, doit être abondamment nourrie; mais il convient de l'empêcher de priver ses petits de leur nourriture de choix, en plaçant cette nourriture sous une cage dont les barreaux soient assez écartés pour le passage de ces derniers, mais pas assez pour qu'elle puisse y entrer.

» Toute grande variation dans la température est nuisible aux dindonneaux, tant qu'ils n'ont pas poussé leur rouge, et surtout dans les quinze premiers

(1) Elle le serait avec de la viande de boucherie, mais non avec celle de cheval.

jours de leur vie. On ne doit donc ni les laisser au grand soleil dans les jours chauds, ni les faire rentrer trop tard dans les jours froids. Il est surtout indispensable de faire en sorte qu'ils ne soient mouillés ni par la pluie, ni par la rosée, ces deux dernières causes, qui leur donnent la diarrhée, en faisant plus périr qu'aucune autre. Leur donner du vin pour les réchauffer et les fortifier, est habituel dans ce cas, quoiqu'il m'ait semblé qu'il en résulte fort peu de bons effets.

» Au bout de quinze jours on doit déjà commencer à faire conduire les dindonneaux dans les champs avec leurs mères, par de jeunes garçons ou de jeunes filles d'un caractère exact et patient; deux longues baguettes, une à chaque main, suffisent pour les forcer à rester unis, et à se diriger vers tel ou tel point; leur marche doit être très-lente, tant parce qu'ils sont encore faibles, que par la nécessité de leur donner le temps de voir et de saisir les insectes, les vers, les graines, les feuilles d'herbes dont ils se nourrissent. Les mener deux fois par jour à la pâture, vaut mieux qu'une, fût elle trois fois plus prolongée. Il faut changer chaque fois de lieu, pour donner le temps aux insectes de s'y reproduire. On évitera les grands bois, crainte des renards, des fouines, des putois, etc., dans tous les pays où il existe de ces animaux. C'est, je le répète, dans les landes, les friches et autres lieux découverts, où il se trouve beaucoup de grillons, de sauterelles, de chenilles, de mouches de toutes sortes, qu'ils trouvent une plus abondante pâture. Ils tuent même, lorsqu'ils ont acquis une certaine force, les taupes, les mulots, les campagnols, les lézards.

» Environ deux mois après leur naissance, plus tôt ou plus tard, selon que le printemps a été chaud ou froid, les dindonneaux deviennent tristes, cessent de manger avec avidité; c'est la crise de la poussée du rouge, dont j'ai parlé, crise à laquelle beaucoup succombent, si on ne prend pas les précautions convenables. Elle dure environ huit jours; on doit la regarder comme terminée pour chaque individu, lorsque les caroncules charnues de sa tête et de son cou sont devenues rouges.

» Pendant ces huit jours, les dindonneaux doivent être, sinon renfermés, au moins surveillés de manière qu'ils n'éprouvent les effets ni de la pluie, ni de la rosée, ni du froid, ni du chaud. On leur donnera exclusivement la pâtée indiquée plus haut, qu'on rendra plus liquide au moyen d'un peu d'eau salée. S'ils refusent de manger, on ne les forcera pas de le faire; on leur introduira quelques gorgées de vin chaud dans le bec, mais nul aliment solide.

» La crise de la poussée du rouge terminée, les dindonneaux prennent rapidement une constitution des plus robustes, ne craignent plus aucune

intempérie, s'accoutument de toutes les sortes de nourriture; c'est alors qu'on peut se dispenser de leur donner à manger à la maison, qu'ils peuvent et même doivent rester toute la journée aux champs, conduits comme il a été dit plus haut. »

Le reste du Mémoire, qui est très-bon, traite de la manière de les élever et de les engraisser. J'y renvoie le Lecteur que cela intéresse.

DE LA MANIÈRE D'ÉLEVER LES FAISANS, AINSI QUE LES PERDRIX ROUGES ET GRISES.

Par M. le Chevalier F. JOURDAIN.

(Extrait des Mémoires de la Société d'Agriculture de Seine-et-Oise, 1828, page 99.)

« On peut donner à un coq faisan six, huit et même dix poules, selon sa vigueur. On donne à une poule ordinaire, ou de basse-cour, quinze œufs de faisan, vingt-cinq de perdrix rouges et trente de grises. Il faut faire les nids avec du vieux foin menu et inodore. L'incubation est de vingt-trois à vingt-cinq jours (1). Il faut laisser les petits chaudement pendant vingt-quatre heures et sans leur donner aucune nourriture. On leur donne ensuite pendant les quatre premiers jours, et d'heure en heure, par faisandeau, 1 centilitre de larves ou œufs de fourmis, ou 1 centilitre de vers; ou à leur défaut 50 millilitres de pain et autant d'œufs émiétés. Pendant les huit jours suivans, de une heure et demie en une heure et demie, 25 millilitres de pain, 25 millilitres d'œufs, 50 millilitres d'œufs de fourmis, et 1 centilitre de vers, ou même quantité tiercée en millet, pain et œufs. Pendant les dix-huit jours suivans, de deux heures en deux heures, 50 millilitres de millet, 50 millilitres de pain,

(1) M. Borne réussissait parfaitement à faire éclore dans son étuve les œufs de ces oiseaux, ainsi que des pintades. Pour les empêcher par la suite de voler, on pourrait, le lendemain de leur naissance, leur couper le bout d'une seule aile, avec un fer rouge qui cicatriserait la plaie. L'opération faite à cet âge n'est pas dangereuse. Plus tard on les lâcherait dans un jardin, ou dans un parc clos de murs.